

l'un ni l'autre lorsque vous vous êtes présentés ici au printemps dernier.

Ils tressaillèrent. Les voilà tremblants !

Mais elle leur a parlé si doucement que sa bonté les émeut jusqu'au fond du cœur. Ils se mettent à pleurer.

—J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Oui, maîtresse, dit Charlot.

—Dites-moi donc la vérité... Vous n'avez rien à craindre... Vous n'êtes pas frère et sœur ; vous êtes deux enfants abandonnés et vous n'avez jamais connu vos parents.

—Ni Bertine ni moi, c'est encore vrai.

—Vous, Charlot, vous vous êtes enfui de la colonie pénitentiaire où l'on vous avait envoyé...

—Injustement. Je ne méritais pas cette punition.

—Et vous êtes revenu à Saint-Remy, dans le Nord, aider Bertine à s'évader elle-même de la fabrique... de la fabrique...

Marie-Thérèse, à qui Liette avait donné tous ces détails, faisait semblant de chercher le nom.

—De la fabrique Laverjol, maîtresse, dit Bertine.

C'était bien Bertine, la fille de Juliette. Il n'y avait plus de doutes.

—Vous avez été quelques jours chez un contrebandier.

—Jennekin. Il est mort.

—Et en vagabondant, en mendiant, vous êtes arrivés jusqu'à la Pierre-de-Marbre ?

—Oui, maîtresse, dit Charlot qui, subitement, devint tout pâle au souvenir de la villa du général Auberpin.

Marie-Thérèse embrassa Bertine avec tendresse.

—Vos misères sont finies, mon enfant, dit-elle ; bientôt vous serez heureuse.

Mais Bertine, qui ne comprenait pas, dit gentiment :

—Oh ! maîtresse, je suis heureuse ici auprès de vous, avec Charlot. Je ne demande rien de plus. Je ne voudrais pas vous quitter.

Marie-Thérèse sourit.

Le bonheur qu'elle prévoyait pour la fillette était bien plus grand et bien plus complet que celui de rester à la ferme.

Mais ce bonheur, c'était Liette elle-même qui l'apprendrait bientôt à Bertine. Marie-Thérèse avait fait son devoir en interrogeant les jeunes gens.

—Demain, se dit-elle, j'écirai à Juliette. Elle va être bien heureuse !

Et elle l'enviait, cette mère, de retrouver sa fille ! Hélas ! pareil bonheur lui était refusé, à elle ! Elle avait bien pleuré, pourtant, en sa vie ! Mais maintenant, quand, dans les nuits sans sommeil, elle pensait à son fils, après les révélations sinistres apportées par la lettre de la préfecture, elle se demandait comment elle le retrouverait, ce fils vagabond, pilier de maisons correctionnelles, habitué des prisons, voleur déjà et débauché ! Déjà courant sur la grande route du vice, où s'arrêterait-il ?

Et la mère voyait son rêve se fondre, au lointain, dans une évocation de choses horribles, sanglantes, au milieu desquels trônaient des juges en robe rouge, au-dessus desquelles planait, affreux cauchemar, l'instrument de supplice qui punit les assassins !

Elle mettait alors ses mains devant ses yeux pour tâcher de ne plus voir, et elle appelait le sommeil.

Et ce soir-là, pourtant, malgré ses pressentiments lugubres, elle enviait Juliette.

—Peut-être n'eût-il pas été trop tard pour sauver son fils, pour le ramener au bien !... Les mères sont si puissantes ! Mais où est-il ? Où traîne-t-il sa vie misérable et vagabonde ?

Et sa pensée faisait retour sur celui-là qu'elle avait vu dans la bergerie et qui ressemblait à Milberg !

Le coupable, ce n'était pas elle. Si on avait voulu elle aurait sacrifié son existence à cet enfant ! Mais on le lui avait arraché, au mépris de toutes les lois humaines, et l'on en avait fait un voleur !... Les coupables c'étaient les hommes qui le lui avaient pris ! Le coupable, c'était Henri de Milberg surtout, avant tout !

Qu'était-il devenu celui-là qu'elle avait cru épouser.

Jamais elle ne s'en était informée. Peu lui importait. Elle le haïssait trop ! Elle aimait trop Jean Violaines, le doux et brave homme, pour s'intéresser à Milberg... Elle savait seulement qu'après avoir achevé ses études de droit il était entré dans la magistrature.

Et c'était tout !

Qu'est-ce donc que ce vagabond qui lui ressemble si fort ?

Elle se berce d'une espérance folle, qui la grise et la rend toute tremblante à la fois.

Est-il possible vraiment que ce soit son fils ?

Cette idée lui est venue. Elle n'osait la formuler tout à l'heure. Elle se pose la question maintenant.

Un ami de Charlot, c'est donc un camarade connu dans une maison de correction, dans un orphelinat, dans quelques groupes d'enfants assistés, surveillés par l'Assistance publique ?

Une chance de plus pour que ce fut son fils ?...

—Si elle retournait à la bergerie ? Si elle l'interrogeait ? Elle lui demanderait, du moins, son nom ?...

Oui, oui, elle n'y tient plus... Elle veut savoir...

Il est tard, pourtant. Les enfants sont couchés. Elle les réveillera.

Elle frappe à la porte de la bergerie.

Charlot vient ouvrir.

—C'est vous, maîtresse ? Est-ce que vous avez besoin de moi ?

—Non, non, Charlot, mais je voudrais... voir votre camarade, le jeune garçon à qui vous avez donné asile...

—Ah ! maîtresse, il est parti...

—Parti !

—Oui, mais peut-être reviendra-t-il... Il avait l'air toute chose. Il a dit qu'il s'en allait faire un tour de bois et que, lorsqu'il serait fatigué, il rentrerait... Mais ce n'est pas très sûr qu'il revienne...

—Ah !

Pourquoi tremble-t-elle si fort ? Après tout, ce n'était probablement qu'une ressemblance de hasard... C'est une folie, né dans son cerveau surexcité, qu'une pareille espérance !...

Mais elle obéit à un puissance qui la pousse en avant.

—Où l'avez-vous connu, Charlot, ce jeune homme ?

—Dans la colonie agricole de La Motte-Beuvron.

—C'est un enfant comme vous, sans père ni mère ?

—Oui, maîtresse.

—Son père et sa mère sont morts ?... Il est orphelin ?

—Il l'ignore. Il a été abandonné.

Sa gorge se sèche. Du feu lui brûle le cerveau.

Une dernière question, et la vérité éclatera :

—Son nom, vous connaissez son nom ?

—Il s'appelle Borouille !

Borouille ! C'était son fils !

Elle s'éloigne précipitamment, ne voulant pas laisser voir son émotion à Charlot ; elle chancelle en marchant dans la cour ; elle se retient au mur pour ne pas tomber.

Elle rentre à la ferme ; elle monte dans sa chambre.

Jean Violaines est déjà couché, mais il ne dort pas.

—Tout de même, dit-il d'une voix sourde, c'est demain que l'on vend ce qu'il y a ici. Demain, à la même heure, nous n'aurons plus de gîte.

Elle était bien loin de ces misères-là, vraiment, Marie-Thérèse. La révélation de Charlot l'avait pour ainsi dire enlevée à la réalité pour la transporter dans un pays de rêves.

Elle en redescendait brutalement. La parole de son mari la rappelait aux difficultés de la vie.

Elle soupira et ne répondit rien.

Elle ne se coucha pas. Elle n'avait guère envie de dormir. Comment l'eût-elle pu ? Son fils ! Son fils près d'elle ! sous son toit !

—Tu ne te couches pas ?

—Non ! oh ! non...

Et comme elle ne voulait pas l'empêcher de dormir, elle éteignit la bougie et passa dans la chambre voisine.

Elle s'assit et rêva.

Le malheur la poursuivait impitoyablement. Elle pourrait être heureuse, cependant. Son fils retrouvé, elle ne le perdrait plus. Si elle n'obtenait pas de Violaines le droit de le garder auprès d'elle, — et qui sait si Violaines n'y consentirait pas à présent ? — elle pourrait, du moins, le placer non loin de la Pierre-de-Marbre.

Elle le verrait souvent. Elle veillerait sur lui. Mais demain, comme le disait Violaines tout à l'heure, ils seraient sans ressources. On les tolérerait à la ferme, mais sous la menace constante d'être obligés de partir. Ah ! si l'aisance, comme autrefois au début de leur mariage, était restée au logis ! A quoi servaient tous ces regrets ?

Pourtant, si le vieux Violaines y consentait, tous ces malheurs leur seraient épargnés.

Jamais elle ne l'avait imploré, le vieux rancunier.

Plusieurs fois elle avait voulu. Son mari n'y avait pas consenti. Il connaissait trop son père, et qui sait si le paysan ne se serait pas laissé aller à quelque brutalité sur sa belle-fille ?

Marie-Thérèse alla regarder par la fenêtre.

La petite maison habitée par le vieillard était visible, sur la droite, isolée des autres bâtiments.

Et le père Violaines n'était pas couché, car il y avait encore de la lumière chez lui.

Il aimait ainsi à passer les longues heures des soirées d'hiver à réchauffer ses jambes engourdis par des douleurs.

—Si j'y allais ! murmura Marie-Thérèse.

Elle descendit. Elle prenait des précautions pour ne pas faire le moindre bruit dans la crainte d'éveiller l'attention de Violaines.

Pourtant celui-ci entendit :

—Où vas-tu ? cria-t-il.

—Chercher mon ouvrage que j'ai oublié à la cuisine.

Elle descendit, traversa la cuisine, ouvrit la porte et sortit.

Elle se dirigea vers la maison habitée par le père Violaines.